

## Le jour où mon père a envoyé le Père Noël se faire voir

J'avais quatre ans. En ce temps-là, on croyait au Père Noël comme on croyait au p'tit Jésus, comme on croyait que les Chinois vivaient la tête à l'envers à l'autre extrémité de la terre. Les choses étaient simples, et les mystères les plus obscurs trouvaient toujours une explication dans le grand livre que les adultes reçoivent lorsqu'ils deviennent parents, et qui demeure interdit à la consultation par leur progéniture. Le mystère de Noël et du gros bonhomme à la barbe blanche et à l'intarissable rire, figuraient dans ce grand livre. Dans ces temps heureux, les Pères Noël n'étaient pas encore syndiqués et notre foi en ce jovial obèse n'était pas ébranlée par la prolifération de ses sosies à tous les coins de rue, comme c'est le cas de nos jours. Le Père Noël n'arrivait jamais avant le traditionnel défilé au centre-ville de Trois-Rivières, moment haut en émotions, s'il en était un, où on se gelait le cul et les oreilles pour voir des arrières de tête (on était toujours les derniers arrivés) et apercevoir un petit bout du Père Noël juché sur son char allégorique tiré par des Rennes pétrifiés.

Cette semaine-là nous avons appris de source sûre que le Père Noël visiterait les familles de la paroisse Ste-Barnadette et, Oh Joie!, passerai par la rue St-Arnaud. Ma sœur et moi ne tenions plus en place, aussi avons-nous cassé les pieds de nos parents pour qu'ils se préparent adéquatement pour ce grand événement afin de ne pas avoir l'air d'une bande de tout-nu le moment venu. Nous étions au tout début de décembre, et la neige se faisait attendre. Aussi, ma crainte grandissait de jour en jour. Comment le traîneau du bonhomme allait-il glisser sur la rue? Le Père Noël allait-il retarder sa visite ou pire encore, l'annuler? Heureusement, mon père, dont le savoir était sans fissures, nous rassura : le Père Noël savait conduire une machine et au pire il ferait de l'exercice et marcherait.

J'admirais ce savoir.

Le grand jour arriva enfin, amenant avec lui quelques rachitiques flocons blancs qui prenaient un temps fou à tomber au sol. Ma mère nous avait bien préparés. Nous nous étions lavés avec une bonne volonté effarante et nous avons été pathologiquement sages toute la journée. Nous avons enfilé nos pyjamas ma sœur et moi. Nous étions beaux, nous étions propres, nous étions irréfutables... nous allions vers un drame sans nom.

Je nous revois ma sœur et moi, à genoux devant la grande fenêtre qui donnait sur la rue, à baver sur la tablette de bois en attendant le Père Noël. J'avais les yeux ouvert le plus grand possible, la face collée sur la vitre froide, à regarder vers l'Est d'où le bonhomme Noël allait venir au dire de mon père. J'osais à peine cligner les yeux de peur de manquer son arrivée; j'en avais les yeux secs. Soudain, nos quatre petites mains se plaquèrent contre la vitre : le Père Noël arrivait de l'Est, comme l'avait prophétisé mon père. Nous léchions presque la fenêtre à attendre. Le Père Noël était accompagné d'un monsieur que nous ne connaissions pas. Tous les deux ils passaient de maison en maison où ils s'éternisaient trop à notre goût. Chaque fois qu'ils ressortaient, nos petits cœurs se remettaient à danser la claquette, et nous lancions à chaque fois des cris d'allégresse. Le Père Noël se rapprochait, il visitait maintenant les *Poirier*; nous étions les prochains... J'étais sur le bord de l'hystérie.

Or, le drame arriva comme une gigantesque gifle.

Le Père Noël passa tout droit sans nous voir et se dirigea vers nos voisins d'en face. Nous nous sommes mis à crier et à pleurer en courant partout dans la maison. Visiblement mes parents ne comprenaient pas non plus. Ma mère exhorta donc mon père à intercepter le Père Noël pour lui faire réaliser sa dramatique erreur. Je vis donc mon père sortir en chemise, en courant vers le Père Noël. Les yeux plein d'eau avec des sursauts de sanglots nous avons regardé impuissant la scène qui devait rester gravée dans ma mémoire. Mon père avait intercepté le Père Noël et ils discutaient. Je vis la discussion tourner au vinaigre lorsque mon père se mis à gesticuler et à poser un index accusateur sur le gros torse du Père Noël qui gesticulait lui aussi. Mes yeux s'écarquillèrent lorsque mon père commença à bousculer le Père Noël et le monsieur qui l'accompagnait. Nous avons cessé de pleurer, et notre cœur ne battait plus. Ma mère, à nos côtés, ne pouvait détacher son regard de la scène; elle ne cessait de répéter : Ben voyons! Ben voyons! Nous avons regardé, tous les trois, mon père qui s'éloignait, lancer un bras d'honneur au gros bonhomme habillé de rouge. Ma mère a lancé un dernier «Ben voyons!» et mon père est rentré, tout rouge sans rien dire.

J'étais au désespoir. Mon père avait eu une altercation avec le Père Noël; il avait jeté la malédiction sur notre demeure. Nous étions condamnés à

sécher la nuit de Noël. Nous n'aurions plus jamais de cadeaux. Mon père avait fait de nous des parias pour l'éternité. La vie ne méritait plus d'être vécue, nous serions la risée des voisins, il fallait déménager.

J'ai cessé de croire au Père Noël ce jour-là. Comme mon père nous l'expliqua quelques heures plus tard, le Père Noël était une fable. Le bonhomme qui passait aux portes avaient été engagé par je ne sais trop quelle association pour donner des babioles aux familles qui avaient fait un don à l'association en question, lors d'une précédente campagne de porte-à-porte. Mes parents, qui travaillaient tous les deux, avaient manqué le bateau ce jour-là et notre maison ne figurait donc pas sur la liste. Nous ne pouvions pas croire éternellement au Père Noël, un jour ou l'autre, nous aurions découvert la supercherie. Par contre nous étions probablement les seuls enfants sur terre dont le père avait envoyé chier la légende.

Jean Barbeau  
Décembre 2013